

plus rarement, d'entendre un rire jeune et franc, je pense à elle et je me dis qu'elle riait bien mieux et que je l'aimais beaucoup, à cause de son rire.

Et pourtant, elle connut des sujets de larmes et je l'ai vue souvent pleurer, bien que sa tristesse, aussi bruyante que sa joie, se dissipât beaucoup plus vite.

Elle pleura la veille de la mort du Péïan ⁽¹⁾, son premier mari, et pendant plus de huit jours après. Du coin de son tablier, elle s'essuyait les yeux, tout en énumérant les embaumantes vertus que le défunt, de son vivant, avait tenues cachées aux yeux de tous. Elle évoquait les premiers temps de leurs amours et rappelait, le regard au plafond, qu'à l'époque où le Péïan s'était mis à la recherche, elle ne pouvait pas plus le souffrir qu'un chien mauvais et lui montrait un tel éloignement qu'il parlait de se faire un malheur. Mais un jour, elle fut priée à goûter chez des amis communs, qui lui firent manger des « mastelles » humectées, à son insu, de la sueur du Péïan, et elle était sortie de là dévorée d'un feu qui ne s'était jamais affaibli, encore que le Péïan n'eût pas même pris la peine de lui dissimuler ses infidélités et que l'alcool l'eût conduit mourir sur un lit d'hôpital, avant la cinquantaine.

Mais la mort, sans l'aide du temps, eut raison du sortilège, qui du moins changea d'objet, car la veuve mûrissante épousa un charretier flamand, de quinze ans plus jeune qu'elle et qui ne buvait pas ; et elle exigea de lui une soumission qui fut sa revanche des offenses de l'ancien ; et de nouveau le rire fleurit sur ses lèvres, qu'il n'avait guère délaissées.

Garite aimait son frère Tiche, qui se souciait peu d'elle, de cette affection presque importune dont certaines femmes sans enfants accablent leurs proches et leurs bêtes.

Tiche exploitait un méchant cabaret, non loin du calvaire de Montifaut. Une nuit, des ivrognes attardés vinrent frapper à sa porte. Il mit le nez à la lucarne de la mansarde où il gîtait et leur cria de passer leur chemin. Là-dessus, ils tambourinèrent aux volets. Tiche descendit, prit un couteau de cuisine, ouvrit la porte, planta son arme dans la première poitrine qui s'offrit, rentra, se barricada et, remontant par l'échelle, revint près de sa femme, qui ne se doutait de rien et se plaignit du froid.

(1) Diminutif de Florian.

Cependant la bande, dégrisée, emportait le cadavre du camarade, et la gendarmerie, bientôt avertie, se mettait en route pour Montifaut.

Ce matin-là, Garite lavait à grandes eaux le seuil de notre maison, lorsqu'elle m'appela de sa voix criarde : « Avènez, avènez, m'pètit » !

J'accourus et je vis une foule qui montait lentement la rue. La tête basse, les menottes aux poignets, un homme marchait devant, entre deux gendarmes. Garite, intriguée, n'acheva même pas de tordre son torchon et descendit vers le cortège. Je trottais auprès d'elle, accroché à son tablier, et nous riions du claquement de ses sabots lorsque, tout-à-coup, elle reconnut Tiche :

— Qu'est-ce qu'il a fait ? cria-t-elle en agrippant le bras d'un ouvrier, qui, la pipe aux dents, répondit :

— Il a tué le garçon du Bleu d'un coup de couteau.

— Maria Dei !

Et nous reprîmes notre course, vers la maison, où Garite rentra essouffée et si pâle que je vis pour la première fois les rousseurs qui lui piquetaient le visage.

Toute la journée, elle pleura bruyamment, adjurant le bon Dieu et la Sainte Vierge d'épargner à Tiche un châtement qu'il ne méritait d'ailleurs pas : elle en répondait, elle qui le savait incapable d'un mauvais coup. On avait dû l'attaquer, le pousser à bout, le réduire à défendre sa peau. Et puis, étrangler un homme, l'empoisonner, lui fracasser le crâne pour le voler ensuite, voilà de vrais crimes, et l'on devrait faire passer le goût du pain aux vauriens qui les commettent. Mais un coup de couteau ! Il ne faut qu'une bourrasque, un échauffement, une tournioulle ⁽¹⁾, et le malheur est fait !

Elle alla voir Tiche dans sa prison aussi souvent qu'elle le put, et chaque fois elle en revenait hoquetante de sanglots. Mais c'étaient des spasmes aussi courts que violents et entre lesquels le rire de Garite faisait retentir la maison de ses plus joyeuses fanfares.

Une dernière crise, longue de plusieurs heures, suivit la condamnation de Tiche à quelques mois de prison. Sentence inique, la plus effroyable injustice commise par des hommes depuis la mort du bon Dieu sur la croix. Mais qu'ils attendent, ces juges de

(1) Vertige.

rien, le jour du jugement dernier : quand le Grand Maître les aura condamnés à leur tour, Garite sera là pour aider Tiche à attiser le feu !...

Le père de Garite, le vieux Baltha, pensait de même ; mais il gardait trop de fierté de son passage au régiment pour ne pas s'incliner devant l'autorité, qu'elle lui apparût revêtue de l'uniforme du soldat, de la soutane du prêtre ou de la robe du magistrat. Il disait seulement que c'était un grand malheur d'être pauvre et que s'il eût possédé la dixième partie des revenus du maître, on eût épargné à sa vieillesse la honte de voir son fils Tiche monter la rue de Mons entre deux gendarmes. Heureusement pour elle, sa femme était morte à temps pour ne pas voir cela...

La mort toute récente de la vieille Babelle avait été pour Baltha une épreuve dont il ne se remettait pas. Pendant leurs quarante-cinq années de mariage, ils avaient travaillé ensemble à l'enlèvement des ordures dans les rues de Nivelles : Baltha poussait la brouette et Babelle maniait la pelle et le balai. Les dimanches, ils s'en allaient à grand'messe, lui, se raidissant dans son sarrau de toile bleue, la casquette de côté comme un bonnet de police, des anneaux d'or aux oreilles ; elle, de plus en plus affaissée dans sa robe violette.

Quand Babelle mourut, Baltha déclara, le jour même, que c'en était fait de lui. Quatre mois après, il épousait, à soixante-douze ans, une gourgandine de vingt-huit. Garite prétendit qu'on avait jeté un sort à son père et elle en accusa bruyamment une vieille voisine, qui avait le mauvais œil. Sa jeune belle-mère n'était pas méchante, mais elle buvait cerce et tonneau et avec elle entrèrent chez Baltha le désordre, puis la pauvreté et, la pire des misères, une jalousie qui lui torturait le cœur et la chair.

Un soir d'été, des jeunes hommes en goguette ayant trouvé la femme de Baltha ivre-morte dans la rigole, la dévêtirent, la jetèrent dans le bac d'une fontaine publique, pompèrent dessus, puis la reconduisirent chez elle en brouette, la déposèrent sur le seuil et s'enfuirent. Mais Baltha, dans la fièvre, attendait. Il perçut le bruit, ouvrit et trouva sa femme transie et gémissante, ses nippes à côté d'elle.

Ce soir-là, mon grand père m'avait permis de rester au jardin plus tard que de coutume, pour jouer avec lui, après une journée torride, d'un crépuscule exquis de douceur. Je lui donnais la main et j'allais par les sentiers bordés de buis, guettant les premières étoiles.

Au fond du jardinet, un saule et une clématite emmêlés formaient une odorante tonnelle, adossée au mur d'une remise désaffectée, devenue la maison de Baltha.

Comme nous passions par là, de longs sanglots, mugissements de fauve plutôt que plaintes humaines, me firent presser la main de mon grand père, qui s'arrêta devant le mur, hochant lentement sa petite tête grise, coiffée d'un bonnet grec de velours noir.

— C'est encore Baltha qui se dispute avec sa femme, dit-il en reprenant sa promenade. Le malheureux ! Il paie cher sa folie !... Le temps fraichit, rentrons, mon enfant.

On me mit au lit et, selon l'habitude, je demeurai seul, sans lumière, dans mon étroite chambrette, où j'entendais les clameurs de Baltha comme si cela eût été possible et vrai. Et la fureur du vieux homme m'effrayait trop pour que je pusse m'apitoyer sur son désespoir.

Le lendemain matin, quand je descendis à la cuisine, j'y trouvai Garite qui sanglotait, la tête cachée dans son tablier.

En me voyant, mon grand père mit un doigt sur ses lèvres et je compris que ce geste voulait dire : « Respecte cette douleur ».

Interdit, silencieux, je m'arrêtai sur le seuil. Mais lorsque j'appris que, cette nuit, le vieux Baltha s'était pendu, je pleurai avec Garite, le cœur plein d'un chagrin si pesant et d'une terreur si affolante, que la vie me faisait peur, et je me dis que jamais plus je n'oserais aller seul, au fond du jardin, jusqu'à ce mur derrière lequel s'étaient passées des choses si horribles.

Mais un rayon de soleil dissipe les terreurs de l'enfant, et le vol d'une mouche le distrait de son chagrin. Les acteurs eux-mêmes de ce drame, étant du peuple, donc demeurés enfants par l'impressionnabilité, oublièrent bien vite, à commencer par la veuve de Baltha, qui épousa, aussitôt qu'elle le put, un colporteur crasseux, bègue et plus ivrogne qu'elle-même, cependant que dans l'âme apaisée de Garite, la vie reprenait sa chanson.

Chanson joyeuse, qui éparpillait autour d'elle les trilles de son rire et remplissait de son caquet la maison du charretier flamand. Les affaires prospéraient. Ils possédaient un cheval, un épais et solide cheval brabançon, bien nourri, dont les émanations passaient de l'écurie en la cuisine contiguë, où besognait Garite dans un bourdonnement de mouches.

L'insouciant Garite d'autrefois devenait économe, presque avare. Elle rêvait une vieillesse aisée, dans une petite maison de rentier. Mais un jour une toux sèche commença de lui gratter la

gorge. Le rire lui devint pénible et les larmes faciles, car elle se reprochait la cause imprudente de son mal : c'était une aiguille, oubliée dans un étui qu'elle avait donné à une amie, qui venait lui déchirer le larynx, et nul pouvoir humain ne l'en saurait délivrer.

Elle dut finir, comme autrefois le Péïan, son premier homme, par aller s'étendre à l'hôpital, dans un petit lit en fer, à côté d'une table de nuit chargée de fioles.

Quand j'allai l'y voir, la veille de sa mort, elle porta sa main diaphane aux os décharnés qui lui restaient de son cou de blonde grasse et dit, d'un souffle si faible que je dus me pencher sur elle pour le percevoir :

— C'est toujours elle, l'aiguille...

A raconter ces choses menues et banales, je me sens oppressé par une tristesse vague et apitoyée sur des souffrances inconnues. Et pourtant, quand je pense à Garite, c'est son rire qui chante aussitôt dans ma mémoire et je me souviens à peine de ses pleurs. Ainsi la vie, à chaque rencontre de la douleur et de la mort, étend sur elles son clair manteau d'optimisme.

GEORGES WILLAME.



Intermédiaire wallon

Questions

Le pont de Huy dans les airs. — A Hermalle-sous-Argenteau, lorsqu'on voyait dans le fond d'un ciel serein se dessiner une suite de nuages blancs à l'avant, sombres et noirs à l'arrière plan, former une espèce d'arche enjambant la Meuse et passant de Hermalle en Argenteau, on appelait ce phénomène *li pont d'Hu*. Du moins il me semble que c'est ainsi qu'on doit orthographier cette expression, si l'on en juge par la prononciation. C'est le batelage qui aurait transporté là le nom du pont de Huy.

Ce même phénomène — signe certain de mauvais temps — est-il connu ailleurs sous ce même nom ? Lui connaît-on une autre dénomination intéressante ?

Charles SEMERTIER.

Clavecins et pianos de Taskin. — Vers 1780, le prince-évêque de Liège commanda à Pascal Taskin, facteur de clavecins à Paris, trois clavecins.

Sait-on ce que sont devenus ces trois instruments, ou l'un ou l'autre des trois ?

Je serais également reconnaissant à toute personne en possession d'un clavecin ou d'un piano de Taskin, de bien vouloir me le signaler.

Ernest CLOSSON.

Captage et captation. — A Liège, où il est fréquemment question dans les séances du Conseil communal, des Eaux alimentaires et des travaux nécessités pour capter les griffons d'eau pure, on appelle cette opération « la captation ».

Or, captation est un terme juridique exclusivement ; et il est mal à propos employé.

A Spa, on use, dans les écrits relatifs aux eaux minérales et dans le langage usuel, pour désigner ces travaux hydrographiques, du mot « captage », qui est le vrai mot adopté en France. Il se trouve du reste dans LITTRÉ et dans HATZFELD.

Albin BODY.

Réponses

Coutumes pascales (XVII, 129, 173). - Le jeu de « choquer les jeux » a été décrit dans *Wallonia*, t. VII, p. 66 et 191. Mais la formule que cite M. F. Olyff, et qui a évidemment pour but d'annoncer le retour de la coutume et d'inviter à ce jeu — en même temps qu'elle conseille de préparer les aulx — était jusqu'ici inconnue. Je reprends la question de notre collaborateur : cette formule ou quelque autre analogue est-elle connue ailleurs ?

O. C.

Wallonie (XVI; XVII, 23, 65, 172). Sur l'antiquité du mot « wallon » pour désigner notre langage par opposition aux autres patois français, M. SÉBILLOT, dans son magistral tableau du *Folklore de France*, t. IV, p. 320, rappelle qu'au XVI^e siècle, PASQUIER, (*les Recherches de la France*, l. VII, c. 1) écrivait : « Aux païs bas ils se disent parler le Vvalon et que nous [Français] parlons le Roman. »

FURET.

Au jeu de balle (XVII, 171). — Notre estimé confrère, M. Marcel Tricot, rédacteur du journal *La Sennette*, veut bien nous écrire ce qui suit :

« Dans notre région hennuyère, le jeu de balle comme le jeu de quilles sont des plus populaires. A toute occasion et particulièrement à la ducace, les cabaretiers organisent des concours et s'efforcent de multiplier les « attractions » pour attirer la clientèle. Ils offrent donc en prix de l'argent, des objets divers... et des surprises. Si l'un d'eux a annoncé la présence de « belles filles » ce ne peut être que dans ce but ! Elles se seraient exposées comme enjeu, par plaisanterie, naturellement, mais aussi pour attirer sur elles l'attention des vainqueurs, en tout bien tout honneur. Dans le pays où les jeunes filles ont créé le fameux Goûter matrimonial, il n'y a là rien d'étonnant. — Mais peut-être aussi l'annonce était-elle fallacieuse : nous sommes dans un pays de farceurs !

« Aux concours de jeu de quilles, il n'est pas rare de voir mettre au concours des vêtements d'hommes et même de femmes, des *caracos*, des pantalons ou... des culottes ! Il y a ainsi des prix que les femmes doivent se disputer, car chez nous, il n'est pas rare de voir les femmes jouer aux quilles. Elles y viennent avec leur marmaille, et elles se passionnent au point que leurs vigoureux coups de boulet, vivement discutés, sont parfois suivis de crépages de chignons

« A la ducace, la plupart des cabaretiers organisent de ces jeux, et comme la concurrence est grande, ils s'ingénient à la réclame. Récemment, mon journal a publié l'annonce d'un bal avec « attraction ultramoderne ». L'attraction était spécifiée en ces termes : « Allez voir la fiancée de Lecram. » — Or, Lecram est le prénom retourné du rédacteur de la *Sennette*, qui est garçon en effet, mais garçon bien timide. Le public s'étonnerait de lui voir une bonne amie... La réclame fut toutefois bravement insérée.

« Ce sont là jeux innocents d'une population laborieuse, où la joie de vivre a maintenu le vieil esprit facétieux de nos pères.

Marcel TRICOT.

Les Wallons colonisateurs (XVI ; XVII, 130). — Au XVII^e siècle le P. Hennepin et Luc Buisset fondèrent l'établissement de Cata-rockouy. Voir un article de Clément LYON, dans l'*Éducation populaire* de 1879, et les biographies d'Hennepin et de Buisset, *Biographie nationale* et E. MATTHIEU, *Biographie du Hainaut*.

MONTAIS.

La danse des olivettes (XVI ; XVII, 64). - « Olivette » est le nom d'un cépage français du Midi de la France, qui donne d'excellents raisins de table, à grains moyens, en forme d'olives, et qui présente trois variétés : l'Olivette noire, l'Olivette rouge, l'Olivette jaune.

Il semble que ces Olivettes n'ont rien à faire ici.

Mais, sait-on jamais ?

UN LECTEUR FRANÇAIS.

Papiers aux coins brûlés (XVII, 63). — La coutume de renvoyer à l'expéditeur un écrit autographe, dont les quatre coins ont été brûlés en signe de mépris et de rupture, est bien connue des amoureux liégeois.

Cette manière de marquer le mépris présente des variantes. Je me souviens d'avoir vu, aux mains de l'expéditeur, une lettre d'amour dont la signature avait été brûlée et qui, soigneusement mise sous une enveloppe nouvelle, était revenue par la poste à son point de départ.

Souvenir plus récent. Au début du régime électoral actuel, les députés de l'alliance radicale-socialiste liégeoise avaient eu les honneurs d'une gravure où leurs portraits étaient fidèlement reproduits. Des exemplaires de cette gravure étaient affichés dans beaucoup de maisons ouvrières et dans tous les cabarets de village fréquentés par les socialistes. Il advint que, par je ne sais quel vote, l'un de ces députés déplut à ces électeurs. Ceux-ci, pour marquer leur mécontentement, ne trouvèrent rien de mieux que de brûler au fer rouge son portrait au mur des maisons où ils avaient accès. Les cabaretiers, soumis à la clientèle, ne songèrent point à faire disparaître les gravures ainsi marquées. La gendarmerie du lieu où demeurait ce député ouvrit une enquête à son insu, en vue de connaître les auteurs d'actes que l'autorité jugeait violemment injurieux. Toute une série de cabaretiers se trouvaient menacés de poursuites judiciaires quand le député en question, bourgmestre de la commune, eut le bon esprit d'intervenir. L'affaire n'eut pas de suite.

O. C.



LETTRES WALLONNES.

HENRI RAVELINE : Pou dire à l'eschrienne. Dour, A. Vaubert, 1909.
In-8 (21 × 13), VIII-152 p. — Prix : 2 fr.

L'eschrienne, c'est l'antique veillée de nos aïeux avec un nom du pays borain. Le savant et lettré médecin qui se cache sous le nom de Raveline, nous a fait présent dans ce livre d'un fort beau recueil de contes. Des contes bleus, des contes noirs, d'autres d'un rouge sanglant; des fableaux à la sauce wallonne, des légendes inspirées de quelque vieux mythe hellénique ou de quelque lied romantique du Rhin; des récits dont le fond appartient au folklore universel, mais dont la forme a reçu le coup de pouce de l'auteur et la marque de son pays.

Sans être un recueil de contes traditionnels, beaucoup de ces récits réjouiront les folkloristes. L'auteur est resté si bien imprégné de l'esprit populaire, ou se l'est si bien assimilé, qu'il sait inventer à la façon du peuple. Ainsi nous le voyons agrémente le fameux conte de *l'Os qui chante* d'une coda assez pittoresque : la fillette ressuscitée, le garde-champêtre, d'un coup de sabre, abat les oreilles du garnement meurtrier; les oreilles tombées dans la fosse poussent à leur tour : c'est depuis ce temps-là qu'il y a des chardons à Pâturages !

Dans la plupart de ces récits règne le réalisme à la fois le plus effronté et le plus inoffensif. Aucune fonction naturelle ne rebute le narrateur : tels les anciens fableaux et les anecdotes éparpillées dans les conteurs français du XV^e et du XVI^e siècle. Cela, d'ailleurs, n'entrave pas plus la philosophie que dans Rabelais. Même certains de ces récits sont très moralement avertisseurs, par exemple celui du mineur Lantin, que la folie du genièvre hallucine jusqu'à le pousser dans la mort.

Et quelles histoires consolantes pour les humbles et les petits ! C'est Ninie qui, pour avoir un jour ramassé dans la crotte et soigné un pauvre merle, trouve dans son étable vide une chèvre blanche qui lui donne des fleuves de lait, puis un baudet infatigable qui porte ce lait au marché; et, troisième miracle, sa vieille grognon de mère se métamorphose en une

femme charmante, toujours contente et souriant toujours. — Ou bien c'est Checheure, une *vièye grand-mé, toute crombène et toute aflèskie*, qui, pour avoir donné logement à deux étrangers, devient riche à compter les écus au boisseau...

Il y a dans les détails une invention perpétuelle admirable; des rapprochements inattendus, des comparaisons évocatrices de tableaux réalistes ou poétiques :

Fôce qu'i f'sot misère, doula, l'orloge end' alot pus (p. 137).

I flaunot su sès éfants come su dès garbes d'awène; — i 'd-avot autant que d'vins ène couvée d'glènes (131).

Ele lle d'vins dès gros ltves écrits in rouge, come si c'èt avè l'sang dou diabe (114).

Ces contes, l'auteur aurait pu nous les dire dans la langue de ses amis Hannon, Des Ombiaux, Souguenet, Garnir. « Nous avons jugé bon, dit-il, de les rapporter en notre patois, afin de montrer qu'il possède un vocabulaire riche et varié, inépuisable en expressions pittoresques, et qu'il ne constitue pas, comme on le pense généralement, un idiome grossier. Bien au contraire, le patois borain est vivant et alerte, naïf et railleur, étonnamment fleuri d'images inattendues; il sait se plier avec aisance et souplesse à toutes les nécessités de l'écriture, et exprimer avec précision tous nos sentiments, tantôt de façon rude, tantôt de façon douce, délicate, presque féminine ». Éloge bien chaleureux, mais la démonstration est à la hauteur de cet éloge. Seulement, est-ce bien le patois borain de toutes les bouches que l'auteur caractérise ainsi? La définition ne convient-elle pas plutôt au style si riche, si varié, si coloré de Henri Raveline? Et encore; le borain aura les qualités qu'il vous plaira, puisqu'une langue s'enrichit de toutes les qualités de style qu'un esprit créateur veut bien lui infuser.

LUCIEN COLSON : André Malaise, roman d'amour. Hasselt, Olyff, 1909. In-8^e (17 × 10.5), 186 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur de *Rimimbrances*, de *Matante n'ôt gote* et d'autres œuvres bien connues des wallonisants, donne une version française de son délicat et joli roman d'*Andri Malàhe*, publié en 1903.

Cette traduction se lit très bien. Elle est d'une langue plus coulante et plus harmonieuse que le texte wallon. L'auteur y apparaît plus à l'aise pour noter des nuances que le wallon exprime avec peine. C'est à croire que nous avons affaire à l'original.

Il faut avertir ceux qui ne connaissent pas le petit roman sous sa première forme qu'ils ne trouveront pas ici de grandes passions fougueuses et coupables. C'est le tableau très simple de l'éclosion des jeunes amourettes entre un collégien et une couturière. Ils s'en vont par les chemins à rubans verts, se parlant à peine ou disant des choses ingénues. L'âme wallonne fleurit dans ces rares paroles délicates, dans ces silences, dans ces scrupules de jeune vierge qui a peur d'être épiée et mal jugée, dans les émois de l'absence et les bouffées de la jalousie. Puis la tendre liaison

d'amour blanc se dénoue, comme un essai maladroit et prématuré. Pour calmer son cœur meurtri, le jeune homme se jette dans la vie active d'une exploitation de phosphates... Quelques années s'écoulent, et voici qu'un amour plus viril se déclare, le vrai, celui qui tourne bien, qui rassérène et qui donne à la vie son orientation et son but.

C'est simple et frais, cela sent l'aubépine. Le cadre où se déroulent lentement les menus incidents de cette action n'a rien de particulièrement poétique : il a sa poésie intime, qu'il fallait dégager. Les personnages non plus n'ont point de profondeurs tortueuses, étant sans vice. Cependant l'auteur a su mêler dans le paysage et dans l'action ce qu'il fallait mélanger de mysticisme et de réalisme pour éviter la banalité. Il rachète la pénurie de grands événements par la ténuité de l'analyse. Et son style fait alterner curieusement l'image poétique, la notation du sentiment et l'expression pittoresque du patois.

Jules Feller.

ART ANCIEN.

Abbé J. MORET : **Notice sur Jean Del Cour, sculpteur liégeois.** — Liège, imp. Bénard. In-8° (19.5×13.5) 28 pp. un portrait et 20 planches. — Prix 1 fr.

Il fallait une étude actuelle sur le grand artiste dont l'œuvre va être offerte à notre admiration le mois d'août prochain. M. M. nous l'a donnée.

En quelques pages d'un style agréable, il raconte la vie de Jean Del Cour, caractérise son talent et dresse le catalogue de ses travaux. Cette étude, où il y a l'annonce de quelques découvertes, résume un travail plus considérable, un livre que prépare l'auteur. Quelle misère que personne chez nous n'ait encore fait ce travail ! Voilà un grand artiste, émouvant, simple, distingué, fidèle admirateur de la nature ; nous avons sous les yeux la plupart de ses statues ; nous ne trouvons pas le loisir de voir qu'elles sont belles, de l'écrire et de le montrer ! Ah ! vraiment, méritons-nous des artistes ? Celui-là devait nous toucher au cœur plus que d'autres. Si, dans tel de ses saints, l'influence italienne, le maniérisme, est perceptible, ses types sont wallons ; sa Vierge est une femme du peuple idéalisée, mais bien de chez nous. Mais nous n'avons pas autrement remercié Del Cour de la beauté qu'il nous octroyait.

Une vingtaine de planches, reproduisant les œuvres principales de l'artiste, un superbe portrait en héliogravure ornent cette étude : elles permettent d'adresser à l'imprimerie Bénard de nouveaux éloges.

F. Mallieux.

ART MODERNE.

MAURICE DES OMBIAUX : **Victor Rousseau.** — Bruxelles, Van Oest et C^{ie}, 1 vol. in-4° (26×20), 88 p. ; 13 ill. dans le texte, 33 pl. hors texte. Prix : fr.

« Parmi les œuvres nouvelles exposées au Salon de Printemps, il y a un chef-d'œuvre. C'est le buste de jeune fille de M. Victor Rousseau... chef-d'œuvre que l'on peut confronter avec les quelques images sûres de l'éternité. » M. G. Van Zype, qui écrit ces lignes dans la *Gazette* de ce matin, 13 mai, consacre tout un article, un bel article, à ce chef-d'œuvre qui l'émerveille et qui dissipe les dernières préventions de son âme plutôt flamande contre un art latin et wallon.

Un sculpteur d'âmes, dit M. Maurice des Ombiaux. Il modèle une beauté fine, qui semble le reflet d'une âme éblouie par l'aube. Il est pur et rempli d'illusions sur la nature humaine. Ses adolescents sont passionnés pour un idéal ; à travers le marbre brille la vie claire de leur esprit. Ses jeunes filles ont la grâce d'un rêve innocent ; leur âme douce cherche la vie mystérieuse avec une confiante candeur. Le drame est tout proche de ces figures au travail serré ; la réalité broie combien d'illusions ? Et c'est le drame humain, le geste tragique, effrayant des mains raidies qui cachent le visage : ah ! la douleur de cette face que l'on ne voit pas !

Comment les amoureux d'art ont-ils pu reprocher à Rousseau, (ce fut en leur bouche un reproche), d'être pessimiste ? Quoi ! Ce groupe *Vers la Vie*, cette marche confiante d'adolescents vers la lumière décélérerait l'amertume du découragement ? et les *Sœurs de l'Illusion*, l'une souriante et candide, l'autre rêveuse, la dernière consolatrice et maternelle, évoqueraient la faiblesse et le triste ennui ? Que l'on nous permette plutôt d'y voir la force de l'idéal animant une frêle enveloppe.. le roseau pensant, mais si beau de pensée ou d'espoir, si gracieux dans ses lignes !

Faudrait-il dire que Rousseau ne fut pas mieux compris que s'il eût exposé en pays lointain, et songer que les tendresses de son âme n'effleuraient pas de leur empreinte délicate, des yeux habitués à voir les beautés plus terrestres de l'art flamand ?

Victor Rousseau est tout jeune encore : il est né le 16 décembre 1865 ; il n'a pas quarante-quatre ans. C'est un de nos grands artistes ; oserai-je écrire : le plus grand ?

Né à Feluy, en Hainaut, fils de carriers, il est de vieille souche wallonne et des Ombiaux montre sans peine que wallonne est sa sensibilité.

Il est remarquable que les grands artistes wallons furent tous des révélateurs de la beauté morale.

Que fit Constantin Meunier, sinon révéler la beauté de la tâche journalière, la grandeur de l'effort accompli par les humbles ? et les lignes de ses œuvres par leur imposante simplicité n'évoquent-elles pas invinciblement une beauté morale ?

Que fut le César Franck des *Beatitudes*, sinon le chantre immatériel de délices surhumaines ?

Et les grands peintres d'autrefois, les « inventeurs » du paysage, Blès et Patenier, le ravissant et dramatique Roger de la Pasture, que furent-ils sinon les pilotes qui nous orientèrent vers de nouvelles beautés des choses, mais des beautés spiritualisées, des beautés d'âme ?

Et c'est pourquoi nous relevions tout à l'heure cette expression du critique : *sculpteur d'âme*.

Quoiqu'il en soit de ces vues générales, que nous espérons développer un jour, Rousseau est à nos yeux notre premier sculpteur, il porte au suprême degré, et sous une forme originale, les vertus personnelles de notre race. Nous ne l'aimerons jamais trop.

M. des Ombiaux, qui est en voie de s'affirmer critique d'art, a conté avec la science d'un psychologue et la documentation d'un familier la vie et l'œuvre de V. Rousseau. Son récit est attachant, son analyse claire, la description de l'œuvre suffisamment simple et complète.

Bien illustré, le volume peut donner à ceux qui ne l'ont pas vue une idée exacte de l'œuvre dont les statues de Rousseau à Liège, erreur probable d'un homme de génie, ne font pas prévoir le mérite. Les illustrations sont au nombre de quarante-six, avec plus de trente planches hors texte. M. Van Oest est un éditeur dont les publications artistiques méritent l'attention de tous ceux qui s'intéressent à nos peintres et à nos sculpteurs.

F. Mallieux.

AVIS

Une petite revue d'assez mauvais aloi, *la Jeune Wallonie*, annonce sa réapparition par une circulaire où elle s'attribue, entre autres collaborations, celle du Directeur de *Wallonia*.

Par égard pour les écrivains qui ont naguère retiré avec indignation leur appui à cette revue — à l'époque où moi-même, comme ils le savent, je faisais, pour les mêmes raisons qu'eux, rayer une première fois mon nom, — je dois protester, cette fois publiquement, contre un abus persistant que des raisons de hautes convenances, de plus en plus impérieuses, empêchent de tolérer.

Je n'ai jamais autorisé personne à me compter au nombre des collaborateurs de *la Jeune Wallonie*.

OSCAR COLSON.



La Jeunesse, Association traditionnelle.

Au Pays de Vielsalm.

Une Jeunesse est le groupement de tous les jeunes gens, filles et garçons, d'un même village. La discorde a parfois fait naître deux Jeunesses dans le même endroit, mais c'est l'exception.

On crée une Jeunesse, on « fait à la Jeunesse » *fère al Djônesse*, dans le but principal de s'amuser en commun avec le plus d'économie possible, tout en suivant les règles établies par la tradition immémoriale.

La Jeunesse est dirigée par le Maître-jeune-homme ou Capitaine, *maisse-djône-ome* ou *capitinne*, et par la Maîtresse-jeune-fille, *maisse-djône-fèye*.

Un mois et demi ou deux mois avant la grande fête du village (dans chaque village, il y a la grande et la petite fête, la paroissiale et la patronale), un dimanche, à la sortie de la grand'messe, les jeunes gens s'attendent et se groupent sur la route devant l'église ; ils se concertent et décident une assemblée préalable de la Jeunesse pour l'après-midi, dans tel cabaret, s'il pleut, sur un terrain désigné, s'il fait beau.

A quatre heures, tout le monde est au poste. On prend la décision de « faire à la Jeunesse » pour la fête. Et l'on procède immédiatement à l'élection du Maître-jeune-homme. Cette élection se fait par acclamation.

Le Capitaine est presque toujours un beau garçon sympathique, plutôt robuste, un peu plus âgé que la moyenne des membres présents et bien au courant des différentes coutumes. A peine

élu, le Capitaine devient le chef incontesté et absolu. Son avis fait la loi.

Les candidats pour la place de porte-drapeau sont ensuite présentés, souvent très nombreux, car c'est un poste d'honneur. Le Capitaine désigne celui qui lui convient et lui confère par là même le titre d'*alfêr* (porte-drapeau) pour l'année entière.

Quelques jours après cette réunion, lorsque la liste des jeunes filles acceptant de faire partie de la Jeunesse est complétée, le Maître-jeune-homme va consulter séparément chacune d'elles sur le choix de la Maîtresse-jeune-fille. La besogne n'est pas toujours facile ; il doit résulter de la diplomatie du Capitaine qu'une fois réunies elles parviennent à s'entendre : c'est ce qui finit du reste toujours par arriver, puisque l'intérêt collectif et particulier des jeunes filles est de n'entraver en rien les projets des jeunes hommes.

Les attributions de la Maîtresse sont d'ailleurs très restreintes ; elle s'occupe surtout, avant la fête, de l'achat des fichus, mouchoirs, fleurs pour les jeux et la guinguette ; mais, pendant l'année qui va s'écouler, c'est elle qui aura tous les honneurs, et ses prérogatives sont naturellement enviées.

Le Maître-jeune-homme choisit le cabaret où la Jeunesse dansera et fêtera ; s'il n'y a pas de salle de bal, il fait construire une guinguette. Il achète les tonnes de bière que le cabaretier devra débiter aux membres de la Jeunesse sans bénéfices ni rétribution ; il engage les musiciens *djowêûs d'violon* pour le bal, le tambour qui précédera et accompagnera les cortèges, et le *vêheû* pour le mardi. Il s'entend également avec le curé pour la messe de Jeunesse.

* * *

Le samedi qui précède la fête, dès que la nuit tombe, le tambour (un ancien soldat) fait le tour du village en jouant de son instrument et se dirige vers le cabaret de réunion ; les jeunes gens l'y suivent. L'*alfêr* va chercher le drapeau à l'église et vient se mettre à la tête du cortège ; il est salué par une sérénade des musiciens, qu'accompagnent des roulements de tambour formidables.

En route pour les aubâdes, *les ombâdes* !

La première est pour la Maîtresse. Les violons exécutent trois morceaux, puis la porte s'ouvre et la jeune fille apparaît, saluée par les hurrahs de solides poitrines. Elle invite la Jeunesse à « prendre un verre » (toujours du *pêket*, c'est-à-dire de l'eau-de-vie) — et du *flon* (tarte au riz, beurre et œufs, correspondant à la

doréye liégeoise). Elle donne ensuite le bras au Maître-jeune-homme et toute la compagnie, au son des crin crins et du tambour, va rendre les honneurs aux différentes jeunes filles inscrites à la Jeunesse : partout on offre *pêket* et *flon*. La promenade, ralentie par ces réceptions, dure ordinairement jusqu'à onze heures du soir.

* * *

Le dimanche, à la sortie de la grand'messe, les jeunes gens et jeunes filles se rendent, couple par couple, de la porte de l'église à la guinguette : ils vont danser *les prumîrès danses*, « les premières danses ».

Chaque jeune fille a son cavalier : le Maître-jeune-homme veille à ce que chacune d'elles s'amuse et, qu'au bal, « elles ne tuent pas les mouches ». Il désigne à cet effet tel jeune homme pour telle jeune fille qui n'a pas d'amoureux, ou qui n'est pas du village ; ce jeune homme doit aller la prendre à la maison et l'amener à la guinguette pour l'heure du bal ; il doit lui procurer des danseurs et si elle n'a pas fait *des acwêrds*, « des accords », pendant la soirée, il est tenu de la reconduire jusque chez elle.

Toute infraction aux règles de courtoisie établies par la tradition ou ordonnées par le Capitaine, entraîne l'amende et même l'exclusion.

Le bal s'ouvre officiellement vers 4 heures de l'après-midi ; l'orchestre ne commence à jouer la première danse que lorsque le Capitaine est là et qu'il a donné le signal de la danse. Si la Maîtresse-jeune-fille est présente, il doit danser cette première danse avec elle.

Le dimanche est le jour de l'hospitalité ; les membres de la Jeunesse doivent céder le pas aux étrangers, leur accorder leurs filles, lorsqu'ils viennent les engager pour danser ; tout étranger peut du reste s'inscrire à la Jeunesse, moyennant une certaine cotisation ; la demande doit être faite au Capitaine : celui-ci oppose rarement un refus.

Il n'y a pas de programme de danses ; chaque danseur demande celle qui lui plaît ; le ménétrier joue dans l'ordre des demandes. La jeune fille ne peut promettre la même danse à deux cavaliers : ce serait l'occasion de quelque bagarre. Si le cas se présente, le Capitaine examine les torts, et il a le droit de défendre à la jeune fille, s'il la juge coupable, de danser pendant toute la soirée.

A l'heure du souper, la guinguette se vide : les violoneux jouent la danse de la *tchipète*, danse très simple où, à la fin, sur un point

d'orgue (*li violon tchiwe*), chacun embrasse sa chacune ⁽¹⁾. Chaque jeune fille emmène son cavalier souper chez elle.

Après le souper, la danse reprend de plus belle ; vers les 10 heures, intermède. Ce sont des vieux, qui viennent « faire leurs trois pas » *fé leûs trûs pas*. Par déférence, toute la jeunesse cesse de danser ; quatre vieilles et trois vieux, le Maître-jeune-homme fait le quatrième cavalier, commencent *li maclote* (nom wallon du menuet). Ils vont attentifs, recueillis, au milieu des ovations et des interpellations joyeuses. La *maclote* finie, le Capitaine conduit vieux et vieilles au comptoir et les régale ; s'ils ne sont pas trop fatigués, ils recommencent et les jeunes gens continuent à leur céder le terrain.

Plus anciennement, lorsque les danses modernes n'avaient pas encore détroné *li maclote* (le menuet), *li passe pid* « le passe-pied », *li tchine anglèsse* « la chaîne anglaise », l'allemande-chassée, *li tchèna* « le panier », etc., les vieux dansaient *li vihe* (vieille) *maclote*, souvenir d'âges encore plus lointains.

Sur le coup de minuit, on se retire et l'on va achever la soirée, *li sîze*, chez la fiancée ou la « connaissance » du jour.

* * *

Le lundi, au village, on chante une messe à la mémoire des morts de la paroisse, puis on fait une procession au cimetière.

Après quoi l'on se rend à la guinguette.

L'après-midi du lundi est surtout consacrée aux jeux : jeux de quilles, jeux de la poule, et autres, où les jeunes gens, pour une mise modique, luttent pour gagner les fichus, mouchoirs offerts par les jeunes filles. Le bénéfice réalisé sur ces jeux entre en ligne de compte pour le payement des frais.

Au soir, bal.

* * *

Le mardi, tout au matin, le tambour bat le rappel. C'est le grand jour de fête pour la Jeunesse.

A 8 heures, la Jeunesse en cortège, drapeau et musique en tête, se rend à une grand'messe spécialement commandée pour la circonstance, et qui est dite « messe de Jeunesse ». Toute la

(1) Il lui donne un baiser, il fait *tchip* ! D'où le nom de la danse. Dans le langage facétieux liégeois, l'expression de « faire *tchip* » a, me dit-on, un sens beaucoup moins innocent.

Jeunesse y assiste, avec le drapeau : mais les violons restent au dehors. A « l'offrande », défilé pour le baisement de la patène, le Capitaine marche en tête des jeunes gens, la Maîtresse en tête des jeunes filles.

La messe finie, les jeunes hommes offrent, à la guinguette, un petit verre à leurs compagnes, puis commence la cérémonie burlesque du *vèheû*. — En wallon, *vèheû* est le nom de *putois*.

Le rôle de *vèheû* est tenu par un individu plus ou moins taré ; il a le visage noirci et il est affublé d'oripeaux carnavalesques. Il reçoit de 2 à 5 fr. pour la journée et tous ses frais de nourriture et boissons sont payés par la caisse commune.

Il marche, gambade en avant du cortège, surveillé par les *tchèsse-vèheû*, « chasse-putois », jeunes gens désignés par le Maître-jeune-homme, pour avoir transgressé les lois de la Jeunesse.

La Jeunesse suit en chantant et dansant les *cràmignons*.

La bande fait le tour du village, pénètre dans toutes les maisons : le *vèheû* furète partout, fait des grimaces, des contorsions, cherche à voler de-ci de-là un morceau de viande ou un morceau de *flon*, dont on le bourre d'ailleurs à discrétion.

Quand il a mangé et bu tout son saoul, il tâche d'échapper aux *tchèsse-vèheû* : il y parvient souvent, par ruse et, alors, ses gardiens sont *hèyis*, « hués » par tous les enfants, filles et femmes qui assistent à la fête. Dans ce cas, on recommence le jeu avec un autre *vèheû* — car il faut que se fasse le tour du village.

A 2 heures de l'après-midi, filles et garçons, toujours en cortège, s'en vont dans les champs, danser les *rondès danses*, c'est-à-dire la polka et autres danses où l'on se tient embrassés et les *córdons bleûs*.

La danse des *córdons bleûs* est une danse dans laquelle les cavaliers vont d'un côté du champ à la file indienne, et les dames, en file également, de l'autre côté. Cavalier et dame se retrouvent régulièrement après de solides trémoussements.

Au bout d'une heure ou deux, repos et rafraîchissement général. Souvent, le ménétrier produit alors une nouvelle *pasquêye* ou chanson satirique sur les faits divers de l'année.

Tout à coup, le Maître-jeune-homme ou le chanteur attitré entonne la pastourelle obligée : *Ne quitte jamais ton village*. Elle est naïve un peu... mais, chantée au déclin du jour dans le calme des champs, elle porte au cœur du campagnard. En voici les paroles :

Quoi, tu veux, gentille Marie,
 En délaissant ton blanc troupeau,
 Quitter ta mère tendre et chérie
 Et le toit qui fut ton berceau ?
 Crois-moi, si tu veux rester sage
 Et garder ta chaste pudeur,
 Ne quitte jamais ton village :
 C'est là qu'on trouve le bonheur.

Tu veux de l'or, des apanages
 Pauvre Marie, que penses-tu ?
 Contre de brillants équipages
 Voudrais-tu changer ta vertu ?
 La fortune est souvent volage
 Et son éclat est bien trompeur...
 Ne quitte jamais ton village :
 C'est là qu'on trouve le bonheur.

Loin du fracas des grandes villes
 Ici, sous l'ombrage si frais,
 Tu passeras des jours tranquilles
 Dans l'abondance et dans la paix.
 Crains le luxe et son étalage
 Qui t'enlèveront la paix du cœur.
 Ne quitte jamais ton village :
 C'est là qu'on trouve le bonheur.

Reste aux champs, jeune bergerette,
 Et ne forme plus d'autres vœux ;
 Reprends ta légère houlette,
 Tes troupeaux et tes chants joyeux.
 Plus tard, par un doux mariage
 Prends pour époux un laboureur :
 Tu trouveras dans ton village
 Celui qui fera ton bonheur.

Cette chanson n'est pas bien ancienne : elle se chante sur l'air de la célèbre chanson malmédienne *Lu nut' di may*, paroles de Florent LEBIERRE, musique de M. Olivier LEBIERRE. Elle se dit sur un rythme lent, que l'on doit un peu accélérer pendant la marche. La jeunesse répète en chœur les deux derniers vers de chaque couplet.

A la nuit tombante, on remet le drapeau à l'église ; et le bal se poursuit, très tard...

Le dimanche suivant, l'octave de la fête, il y a également un bal et quelquefois des jeux.

*
 *

Quinze jours ou trois semaines après, la Jeunesse se réunit en assemblée générale pour régler les comptes.

Le Maître-jeune-homme produit l'argent des recettes (bénéfices des jeux, droit d'inscription à la Jeunesse payé par les membres étrangers, dons, etc.), il établit le total des dépenses et fixe le taux de la cotisation.

Cette cotisation, cela se conçoit, n'est jamais bien élevée : tel brave garçon danse et boit... tout son saoul, les quatre jours de fête, pour la modique somme de quarante ou cinquante sous.

Le lundi de la Noël, la jeunesse du village se réveille et tient un nouveau bal. Mais alors, ce sont les jeunes filles qui se cotisent pour payer les musiciens : de là, le dicton : *c'est à leû tour di pay les violons* « c'est à leur tour de payer les violons », qui s'applique à maintes circonstances de la vie.

En outre, toute jeune fille doit, à tout garçon qui l'a fait danser au moins trois danses à la fête, une poignée ou deux de noix et de noisettes. Chaque jeune homme, durant les journées de la fête, met quelque amour-propre à s'assurer pour la Noël les poches bien remplies pour aller au bal.

*
 **

Des rivalités ont parfois éclaté entre différentes jeunesses. Comme me le racontait un bon vieillard de nos amis, Vielsalm et Neuville se firent autrefois la guerre, et ces événements inspirèrent à un barde de l'époque les vers suivants :

Les gens de la Neuville
 Arrivent tambour battant
 Vielsalm était tranquille
 En ce terrib' moment.

Mes recherches pour reconstituer ce poème...épique sont restées infructueuses.

*
 **

Les fêtes des jeunesses se passaient ainsi, il n'y a pas vingt ans... Hélas ! le temps à marché, en Ardenne comme ailleurs... Un à un, les usages s'en vont : les Jeunesses subissent le sort commun... Vielsalm et quelques villages gardent le crâmignon du mardi : d'autres villages, *le vèheû* : par-ci par-là, on entend la vieille chanson : seulement la concurrence des multiples cabarets surgis un peu partout, la politique, certain esprit de dénigrement pour tout ce qui est ancien, sont autant de causes qui ont fait tomber en désuétude la vieille coutume de « faire à la Jeunesse ».

La tradition se conserve pourtant à Bellevaux (Prusse wallonne) :